

Truman Capote

par Liliane Kerjan

INÉDIT



biographie



 folio
biographies

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Truman Capote

par

Liliane Kerjan

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2015.

Couverture :

*Truman Capote dans les années 1950. Photo © Leonida Barezzi /
Mondadori Portfolio via Getty Images (détail).*

*À Sagaponack, 1967. Photo © Rue des Archives / BCA /
Robert Phillips (détail).*

Ancien recteur d'académie et professeur des universités, Liliane Kerjan, agrégée, docteur ès lettres, a été Learned Scholar à l'université de Yale (Connecticut) et Fulbright Professor à l'université de Californie à San Diego. Elle est l'auteur d'ouvrages sur Edward Albee parus chez Seghers et Klincksieck, de *Ce que je sais d'Arthur Miller* aux éditions François Bourin (2011), ainsi que de *Fitzgerald le désenchanté* chez Albin Michel (2012). Elle est présidente de l'Institut franco-américain à Rennes et collabore régulièrement à *La Quinzaine littéraire* devenue *La Nouvelle Quinzaine littéraire*. Dans la collection « Folio Biographies », elle est l'auteur de *Tennessee Williams* (prix du Grand Ouest 2011).

Pour Jules

Une signature

Ses intimes l'appellent « T. », affectueusement « le Petit T. », ses amis « True Heart » — cœur sincère —, il signe parfois « Tru », il joue avec son prénom, il devient « Captain Truman » sur le bateau à aubes du Mississippi. Il travestit son nom : « Truman Kaputt » lorsqu'il pleure, et pourquoi pas « Namurt Etopac » lorsqu'il rit ? Pourquoi pas en effet, selon le public, selon les circonstances. Acteur consommé, il écrit tous ses rôles et il les interprète, lui qui voulait être danseur de claquettes puis chanteur de night-club, écrivain avant tout. À chaque fois, c'est comme un nom d'emprunt, un nom d'adoption, un nom de scène. Il est tout cela à la fois, le caméléon Truman Capote, et sa signature vaut de l'or.

Des signatures, il en donne partout. En 1964, arrêté pour conduite en état d'ivresse aux premières heures du matin, non loin de sa petite maison de plage à Sagaponack, il est mis en cellule de dégrisement. Lorsque la femme du shérif l'apprend, elle passe le voir et lui demande s'il accepterait que ses amies viennent à la prison avec leurs albums d'au-

tographes. Il accepte et arrive bientôt une cohorte de gens du cru avec leurs précieux carnets de noms collectionnés, et il les signe tous. C'est l'indice de sa notoriété locale sur ce petit territoire situé au sud de Long Island et plus généralement de sa popularité partout ailleurs, car ses livres sont très lus par le grand public américain, tant ce conteur extraordinaire ne vous lâche pas dès qu'on entre dans ses pages. Des nouvelles, des romans, des reportages, des portraits, il sait tout écrire, travaillant chaque virgule. À propos des demandes d'autographes, Sartre disait méchamment : « C'est par malentendu qu'on s'adresse à l'écrivain, il croit qu'on lui demande son travail, dont on n'a que faire, alors qu'on n'en veut qu'à sa signature^{1*}. » Mais une telle affirmation ignore les nombreux lecteurs amoureux de la prose capotienne, une prose entrée dans les mémoires avec ses images insolites, ses trouvailles étonnantes et ses personnages ciselés. En effet, impossible d'oublier l'élégante Martiniquaise au teint de rhum pâle de *Musique pour caméléons*, qui, toutes histoires bues avec le parfum raide des gorgées d'absinthe, taquine le piano pour faire s'assembler les bestioles vertes, pourpres et lavande comme dans une partition de musique mozartienne écrite sur le carrelage. Impossible d'oublier l'évocation poétique du Mississippi nocturne où s'estompent les bateaux ouatés de neige aux contours émoussés. De même, comment ne pas garder en mémoire les crimes et la petite boîte en

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume page 289.

carton avec son cercueil miniature fermé sur une photographie de *Cercueils sur mesure* ou encore l'autoportrait en frère siamois² et Marilyn, l'« enfant radieuse », cheveux doucement ébouriffés à Staten Island, venue nourrir les mouettes ? On se souvient toujours de ces personnages émouvants et fragiles, de ces atmosphères qui ont la poésie des estampes ou la dureté d'une lame. Impossible non plus de ne pas croiser Audrey Hepburn, robe fourreau noire, collier de chien en perles, chignon haut, long fume-cigarette et matou tigré sur l'épaule, qui semble sortir du cadre de l'affiche du film tiré de *Petit déjeuner chez Tiffany*. Avec ses livres encore alignés aujourd'hui en plusieurs exemplaires au rayon littérature des librairies, Truman Capote est devenu un familier.

Capote, un styliste qui aime les cocktails, les serpents et les feux d'artifice sur le Grand Canal à Venise. Lui-même est un cocktail : sûrement un manhattan — vermouth blanc, whisky —, un ange-blanc — mi-gin, mi-vodka —, ou un daïquiri du bar du Ritz — rhum, jus de citron, sucre blanc. Durant l'enquête pour le roman-vérité *De sang-froid*, il arrive chez ses hôtes du Kansas, une bouteille de whisky J&B sous le bras et toujours à l'écoute. Une grande oreille, cet éternel invité qui capte les secrets des meurtres et des alcôves, des femmes de ménage comme des nababs. Un dandy qui éblouit par ses talents de conteur et par sa garde-robe, en costume de velours noir ou en frac au Plaza, en cape de gabardine à Brooklyn, en costume marin à Rome, en pyjama sombre façon Viêt-

cong et chapeau clair, en djellaba blanche et chapeau noir à Long Island. Ainsi vêtu de noir et de blanc, comme au célèbre bal qu'il donne au Plaza de Manhattan en 1966, il est un homme de contrastes marqués et qui va beaucoup aimer les mélanges toxiques.

Du noir et blanc encore, Capote angélique et prodige en début de carrière, enclin à la mélancolie lorsqu'il n'a plus envie de flamber dans le bûcher des vanités. Tout à la fois mondain et nomade voyageur, qui est-il ? Un fabuleux écrivain des années 1950 à 1980. Truman Capote éblouit, Truman Capote intrigue, Truman Capote surprend. On l'a comparé à Jean Cocteau tout en disant de lui qu'il était l'Elvis Presley des lettres américaines. Qui peut rêver tel grand écart ? Sulfureux sur le tard et collectionneur de sulfures, ambitieux qui fait feu de tout bois, bouffon des puissants, fou du roi mordant la main qui l'a nourri pendant vingt ans. Au faîte de la gloire et de l'argent, avec le succès planétaire de *De sang-froid* et du film qui en est tiré, il a changé de veine, abandonnant la vibration gothique et le lyrisme de ses histoires d'Alabama pour le reportage. Et, lorsqu'il s'intéresse au portrait, c'est bien sûr au portrait de star, tout comme ses amis les grands photographes du siècle : Richard Avedon, Cecil Beaton ou Andy Warhol. C'est un immense honneur d'être photographié, sérigraphié, décrit par ces grands maîtres de l'image et de la prose. Liz, Marilyn, Bogie, Armstrong, tous représentatifs d'une époque. Il les côtoie, il est de leurs festins.

Le 21 août 1980, jour d'une signature à la librai-

rie Brentano du 586 de la Cinquième Avenue, Truman Capote partage l'affiche avec l'acteur Sidney Poitier. Il signe le recueil de nouvelles *Musique pour caméléons*, vendu au prix de 11,83 dollars. Deux files s'organisent, l'une pour Poitier, l'autre pour Capote, deux stars quasiment du même âge qui ont conquis le public par leur talent hors norme. En apparence tout les oppose : la couleur de la peau, la taille, l'orientation sexuelle. Mais en notoriété tout les rapproche : Sidney Poitier, premier Noir à recevoir un Oscar, Truman Capote, premier écrivain à faire du crime un objet d'art. Tous deux tiennent le haut de l'affiche depuis longtemps, célèbres avant l'âge de trente ans, l'un recevant le titre de « meilleur acteur » en 1963, l'autre sacré enfant prodige de la littérature. Leurs photos ont fait le tour du monde, ils ont capté l'air du temps, amené leur société à se poser des questions, le premier sur la discrimination raciale, le second sur l'homosexualité et la peine de mort. Au fond, ils sont des monstres sacrés à l'état pur.

Les Anglo-Saxons se montrent exemplaires dans l'art de la file d'attente : pas de resquille, pas de bousculade. La librairie a disposé ses piquets de cuivre astiqué avec les gros cordons rouges pour canaliser la foule des grands jours, il fait soleil sur le trottoir face à l'est. De-ci de-là, des conversations s'engagent : côté Capote, on cite *Petit déjeuner chez Tiffany*, *De sang-froid* ; côté Poitier, *Devine qui vient dîner*, *Les anges aux poings serrés*. Une fois passée la porte d'entrée, la fraîcheur de l'air conditionné apaise et l'œil jauge la longueur qui reste à

parcourir jusqu'à l'écrivain ou jusqu'à l'acteur, au gré des méandres entre les grands comptoirs de livres. Des livres en piles, en rangs, en blocs, de toutes les couleurs, qui distillent la volupté d'être à l'intérieur d'une immense malle aux trésors, au seuil d'une fabuleuse promesse. Les deux files s'orientent, plein nord pour Poitier, plein sud pour Capote, le silence se fait, l'attente s'installe, la table de signature n'est pas en vue, pas encore.

Des livres, couverture rigide et épaisse de toile noire, à peine aperçue en liseré sous la jaquette violette et brillante entièrement couverte sur quatre lignes des inscriptions « Music for Chameleons » et « Truman Capote », en grandes lettres sombres ; une légère différence de taille des polices permet une lecture croisée *Music for Capote* — en lisant les plus grands caractères des lignes 1 et 4. Sur ce fond pourpre deux autres lignes, vertes celles-là, s'intercalent pour préciser « New writing by » et la mention « Including *Handcarved Coffins* ». Sachant le soin quasi maniaque avec lequel Truman Capote a toujours revu les maquettes des titres et couvertures de ses écrits, il faut noter l'élégance graphique et la part de sophistication qu'il met en œuvre pour cette édition. Sur le dos, en épaisses lettres noires sur fond gris, titre et auteur sur une ligne, avec en dessous le nom du grand éditeur, Random House, en petits caractères verts. Sous la jaquette colorée, la sobre couverture est frappée des initiales T. C. en lettres argentées, deux lettres, d'un bon centimètre de hauteur, séparées par un discret motif héraldique.

Dans la volupté de l'objet élégant se reconnaît Capote qui signe alors son précieux livre d'heures. Il est là, assis, vêtu d'un costume de toile beige, coiffé d'un chapeau à grand bord, son écharpe rouge traîne jusqu'à terre. De temps en temps, il pose son stylo et masse son poignet endolori puis reprend la signature, sans mettre de dédicace. Nous sommes en 1980, il a cinquante-six ans, la mine pâle, il se penche de côté pour signer, simplement de ses prénom et nom, en silence, il écrit à l'encre bleue, en correspondance avec la clarté de ses yeux qu'il lève pour vous regarder. Il remercie, tout se passe avec tact et déférence. Grâce à *Musique pour caméléons*, il revient à la littérature de fiction, à l'imagination brillante des textes courts où il a toujours excellé et qu'ont publiés, du temps de sa jeunesse, les meilleures revues et les magazines élégants. Il retrouve, aussi, le registre du raffinement pour conter les formes des désillusions. C'est mon tour : son visage s'éclaire, une tendresse l'illumine à l'évocation de la France, il s'arrête, se détend d'un air heureux et complice, ouvre les bras pour donner l'accolade et il signe, sans lieu, sans date, sans fioriture, au milieu de la première page blanche :

T R u m a n C a p o t e

À l'état pur :
l'innocence sulfureuse

